



© Yves Gladu - Mission pour le Parc national marin d'Ile de France

La phytosociologie est l'étude des associations végétales. Le regroupement des plantes en « sociétés » n'est pas le fait du hasard.



ENTRETIEN AVEC VINCENT BOULLET
PHYTOSOCIOLOGUE, DIRECTEUR SCIENTIFIQUE
AU CONSERVATOIRE BOTANIQUE NATIONAL DE MASCARIN
À SAINT-LEU, ÎLE DE LA RÉUNION.

Le phytosociologue est-il utile ?

Méconnue, la phytosociologie n'est pratiquement pas enseignée en France. Vincent Boulet nous explique comment fonctionne cette science et son utilité pratique.

Pouvez-vous nous éclairer sur le contenu de la phytosociologie ?

Si l'on regarde l'étymologie, le terme nous renvoie à la sociologie des plantes. Or, la sociologie des plantes est tout simplement l'étude de la végétation, les plantes n'étant pas prises individuellement mais regardées au travers de leurs regroupements. Alors que la sociologie s'intéresse aux sociétés d'Hommes, la phytosociologie s'intéresse aux sociétés des plantes : pourquoi telles espèces se regroupent ? Comment ces sociétés de plantes fonctionnent ? La phytosociologie part du principe que ces regroupements, ces communautés de plantes ne sont pas distribuées de manière aléatoire. Elle s'oppose finalement à la botanique, qui est l'étude des individus, des plantes elles-mêmes.

Les communautés de plantes ont une certaine raison statistique d'exister. Et, comme ce sont des combinaisons répétées, le scientifique va d'abord les décrire, puis trouver leur logique d'existence. Quels sont les facteurs environnementaux et écologiques qui font qu'on retrouve des communautés identiques dans des lieux différents ?

Pour expliquer ces communautés, le phytosociologue s'intéresse au sol...

Pour comprendre ces communautés, le scientifique possède plusieurs clés d'en-

trée et en premier lieu, effectivement, les facteurs écologiques liés aux sols. Le phytosociologue regarde : le substrat, la roche mère et, ensuite, les sols qui vont se former.

Puis, autre clé importante : le climat. Non seulement le climat général, le macro-climat au niveau de la région, mais également le méso climat qui s'impose à l'échelle d'un vallon. Et, plus fin encore, le scientifique fait la distinction entre versants. Il observe le climat qui s'exerce à l'échelle de la communauté.

Mais il y a encore une troisième clé : elle est liée à l'observation des paramètres du vivant. Et quand je dis vivant, je parle des animaux et, éventuellement, des végétaux qui participent au cycle de recyclage de la matière, mais aussi -fortement- à l'Homme. Vous imaginez bien que l'Homme a un impact important sur nombre de communautés végétales.

En règle générale, ce sont toujours les moyens humains et financiers qui limitent le champ d'investigation. Très souvent, nous sommes obligés, du moins dans un premier temps, de nous contenter des paramètres les plus palpables. Mais le but est, quand même, de réunir autour des communautés le plus d'informations écologiques possibles.

Qu'en est-il du protocole scientifique ?

La méthode de travail consiste à établir une liste des espèces présentes, à noter des informations sur les aspects quantita-

tifs, sur la structure de la végétation... Parallèlement, les informations sur l'écologie du lieu sont relevées.

Effectués suivant un protocole très précis, ces relevés phytosociologiques sont la base de cette science. Ils constituent des photographies scientifiques de communautés végétales que l'on va pouvoir comparer, puis rassembler par catégories. Catégories que l'on nomme, d'ailleurs, associations.

Ainsi, si l'espèce est l'unité fondamentale de classification des plantes, l'association est l'unité de classification des communautés végétales.

Qu'y a-t-il de spécifique dans cette discipline ?

La phytosociologie est une science de synthèse. Ce qui nous intéresse, ce sont les systèmes. Le phytosociologue doit détenir une culture étendue et multiple. Il faut connaître les plantes, mais aussi posséder une formation très pointue en écologie. Par ailleurs, en Europe, tous les milieux sont fortement imprimés par l'Homme. Ça signifie qu'il faut une connaissance de l'histoire, et particulièrement de l'histoire agricole. Une culture de géographie humaine est également très importante. Le phytosociologue doit rassembler, autour de lui, nombre de compétences dans différents domaines. Il doit être capable d'intégrer leurs résultats pour traduire une vision globale.

Osons un peu de provocation : certains prétendent qu'on peut se passer de phytosociologues...

C'est l'inverse ! D'ailleurs depuis la mise en œuvre de la directive Habitat, on s'est aperçu combien les phytosociologues

Un gestionnaire qui n'aurait pas les moyens de faire appel à un phytosociologue pour analyser son habitat peut-il se débrouiller seul ?

C'est un danger. Mais c'est un danger aussi de ne pas veiller à la qualité de son recrutement, car certaines personnes se sont improvisées phytosociologues. Je reconnais qu'il est difficile de bien s'entourer car cette discipline n'a pas de validation officielle. Il n'y a pas de diplôme. La reconnaissance s'opère cependant par le biais des publications de recherche. La France est le parent pauvre de la phytosociologie, mais les autres pays d'Europe multiplient les thèses, recherches, publications. Par ailleurs, il existe une association française de phytosociologie¹.

Qui y a-t-il de neuf autour de la phytosociologie, comment évolue-t-elle ?

Au départ, la phytosociologie est vraiment une science de synthèse même si la difficulté de trouver des personnes plurivalentes avait cantonné sa pratique aux aspects descriptifs. À présent, la phytosociologie retrouve sa fonction primitive : elle s'intéresse à la structure, à l'architecture, à la dynamique de la végétation, mais aussi à des aspects historiques. Elle approfondit l'histoire des lieux, de la végétation, elle étudie les macrorestes...

En fait, les études sont davantage spécialisées et elles croisent différentes approches. Aujourd'hui, par exemple, on met en place

des suivis permanents de la dynamique des populations. On suit, éventuellement, ce qui est lié à la régénération et à la croissance des espèces, du point de vue biologique, mais également du point de vue de l'échelle spatio-temporelle. Ces études permettent de voir les rapports entre individus et les tendances évolutives de chaque communauté. Elles ont un défaut. Elles sont longues et ne collent pas toujours avec les moyens financiers disponibles ou les échéances d'une thèse. La végétation ne bouge pas si vite que cela.

Quelle utilité concrète peut être conférée à ce type d'études ?

Quand les phytosociologues ont réussi à dégager un modèle qui permet de mesurer les évolutions dynamiques et de sortir des événements fluctuants, quand ils ont réussi à déterminer les cycles, à voir ce qui, dans l'évolution d'une association végétale, appartient à des fluctuations cycliques normales, on peut alors s'apercevoir des tendances évolutives. Les phytosociologues peuvent alors nous dire : « Cette communauté-là est en train de bouger, parce que l'Homme intervient trop, parce qu'elle est polluée, parce qu'il y a un changement de température, de climat, parce que l'activité de gestion a changé. » On peut alors diagnostiquer, précisément et rapidement, les facteurs et les tendances de l'évolution. ■

RECUEILLI PAR MOUNE POLI

>>> Mél : vboulet@cbnm.org

Une science récente

La phytosociologie s'est structurée dans les quinze premières années du 20^e siècle. Dès ses débuts, la phytosociologie a été reconnue en Europe, en Suisse et en France notamment. À l'époque, l'université de Montpellier rayonnait en matière de connaissance des plantes et, très vite, s'est créée une Station internationale de géobotanique méditerranéenne et alpine. Les travaux de phytosociologie ont pris beaucoup d'importance. Le cœur central de l'Europe, en Allemagne, toute la région méditerranéenne, mais aussi les régions atlantiques de culture latine ont adhéré à cette démarche. D'ailleurs, en cinquante ans, ces régions ont été très largement décrites. Cependant, après la Seconde Guerre mondiale, les références au nazisme vont créer une opposition aux cultures germaniques et italiennes. La phytosociologie, perçue comme une discipline influencée par ces pays, aura du mal à s'en remettre. Les conflits politiques lui infligeront un coup d'arrêt. Pour les mêmes raisons, elle aura du mal à s'implanter aux États-Unis et en Angleterre. Même si, à cette époque, elle continue à pénétrer l'Amérique latine, le Canada, le Japon, les pays nordiques. Aujourd'hui, le premier travail du phytosociologue, qui consiste à effectuer des relevés, n'est pas terminé. Il faut continuer à parcourir le monde, pour parachever la description complète des communautés végétales existantes. Depuis une vingtaine d'années, on assiste à un revirement de la part des pays de culture anglo-américaine. En Angleterre, la phytosociologie est devenue une discipline « à la mode ». ■

1. Société française de phytosociologie. 92, rue Anatole-France 92 290 Châtenay-Malabry

